

みんなくりポジトリ

国立民族学博物館学術情報リポジトリ National Museum of Ethnology

Orientalismes croisés

メタデータ	言語: fra 出版者: 公開日: 2021-04-28 キーワード (Ja): キーワード (En): 作成者: フランソワ, プイヨン メールアドレス: 所属:
URL	https://doi.org/10.15021/00009757

Orientalismes croisés

François Pouillon

Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales, Paris

Bien qu'on me fasse parfois crédit d'avoir dirigé (en vérité: codirigé) un gros *Dictionnaire des orientalistes de langue française* (2008; 3^e édition 2012), j'avoue qu'il m'a manqué une approche réelle et tant soit peu scientifique de ce qu'on appelle l'Extrême-Orient. Sans doute ai-je eu dans mon jeune temps, pour cause de sympathies maoïstes, une curiosité pour l'histoire de la Chine contemporaine, mais les représentations romantiques que nous en avons furent assez vite corrigées par les publications de Simon Leys (1971; 1974), de Lucien Bianco, complétées plus tard de conversations avec mes collègues Jean-Philippe Béja et Élisabeth Allès. Cela n'alla jamais, comme pour tous ceux-là, jusqu'à l'apprentissage de la langue en vue d'une connaissance plus directe des choses. Et il m'arrive de repenser au cas d'Augustin Berque qui, s'astreignant, histoire d'aller plus loin que son arabisant de père, à un long apprentissage du chinois pour travailler sur le pays, fut contraint, du fait de la fameuse «révolution culturelle» qui nous fascinait tant, à aller chercher plus loin, au Japon, un objet d'enquête le ramenant à la nature et à la raison.

Pour revenir à notre *Dictionnaire*, le traitement des articles sur l'Extrême-Orient a été délégué à des gens plus compétents que moi: Patrick Beillevaire, pour le Japon, et Isabelle Landry-Deron, pour la Chine, ont eu la tâche de sélectionner, hiérarchiser, relire les notices retenues pour rendre compte de la connaissance scientifique de la région sur plusieurs siècles par des savants francophones.

Pour prendre ça sous un autre angle, j'avoue être resté le plus souvent perplexe à propos de l'enthousiasme des collègues et de leurs éditeurs, pour les témoignages d'exotisme «à l'envers», ceux d'Orientaux venus découvrir l'Europe à des périodes plus ou moins anciennes. Sauf exception, ces textes témoignent plus de la culture d'origine que d'une vision neuve, véritablement anthropologique, des pratiques occidentales. On a bien là le plus souvent un «Occident créé par l'Orient» pour inverser le fameux sous-titre que Tzvetan Todorov a rajouté au célèbre *Orientalisme* d'Edward Said (1980).

En revanche, j'ai tiré un grand profit à voir des chercheurs venant d'autres métropoles que celles de la vieille Europe coloniale s'intéresser aux régions arabes et musulmanes que j'ai eues l'habitude de fréquenter. Il y avait là une relation plus libre avec les objets et avec les gens, qui faisait souffler un air nouveau dégagé des traditions intellectuelles trop lourdes héritées des puissances coloniales.

Ce fut le cas par exemple avec l'arrivée au Maroc, après l'indépendance, de chercheurs anglo-saxons conduits là à l'initiative d'Ernest Gellner ou de Clifford

Geertz. Ce fut le cas aussi, sur un mode mineur, car il a publié essentiellement dans sa langue, d'un jeune doctorant coréen, venu s'inscrire à l'EHESS avec Lucette Valensi qui décida de travailler sur une région du Sud tunisien que je connaissais bien. Do Young Song travailla ainsi sur le terrain dans le village de Ghomrassen pendant toute la période de la guerre du Golfe, ce qui aurait été bien difficile pour un Français, sommé alors de se solidariser avec les choix politiques des dirigeants de son pays. «Abdallah el-Kuri», puisque c'était le nom qui le désignait localement, apparut là avec le statut du témoin extérieur, ce qui est souvent le privilège de l'anthropologue. Il en rapporta une thèse originale (1993), croisant les questions de la sociologie – car Ghomrassen était de longue date une terre d'émigration – et les informations d'une ethnographie assez riche sur la région, ou même celles nées de l'invention d'une ethnographie locale dont il observa la mise en place.

J'ai toujours pensé qu'il n'y a pas de propriété scientifique qui tienne sur quelque thème ce soit et surtout pas de terrain réservé, et que l'on avait intérêt à regarder ce que d'autres faisaient des matériaux que l'on étudiait, y apportant un autre point de vue qui ne pouvait qu'enrichir la lecture des choses. J'ai parlé des chercheurs anglo-saxons mais j'ai étudié ailleurs l'intérêt de croisement avec des universitaires nationaux (Pouillon 2017). L'arrivée de chercheurs venant d'une toute autre tradition scientifique, abordant le terrain sans se préoccuper toujours des savoirs accumulés, y apportait indiscutablement quelque chose de neuf.

C'est dans cette disposition d'esprit que je fis connaissance, dans le cadre du séminaire que nous animions sur l'anthropologie du monde arabe, avec un jeune collègue japonais en séjour au centre africaniste de l'EHESS, l'IMAF. Tsuyoshi Saito travaillait sur le Maroc, un pays où je n'ai jamais sérieusement enquêté, sur le terrain du moins. Mais il était venu nous visiter au séminaire généraliste que nous tenions parce qu'il souhaitait développer des échanges avec des chercheurs français s'intéressant au monde arabe. Pour discuter de cela, nous avons déjeuné ensemble et, dans ce cadre, sympathisé – peut-être qu'il a apprécié alors mon franc-parler. Il voulut donner suite.

J'ai pas mal circulé dans ma vie de chercheur mais, hors des excursions sur le continent américain et en Europe, j'ai plutôt tourné dans le monde arabe et sa périphérie: l'Islam méditerranéen disions-nous. De fait, parvenu à l'âge de la retraite, je me suis rendu compte que, pour ce qui était de l'Orient, vers l'Est donc, je n'avais jamais franchi l'Euphrate. Au vu de mes curiosités, c'était un peu limité. Mais c'était comme ça: mes terrains de recherches se situaient plus à l'Ouest – «De l'Euphrate à l'Atlas», comme disait Jacques Berque (1978). Et j'avais pris la mauvaise habitude de ne pas trop me disperser dans des circuits purement récréatifs. Je mélangeais ainsi allègrement enquêtes de terrain et missions administratives, invitations à des colloques et conférences dans des écoles

doctorales, avec des séjours de vacances, à l'époque où ceux-ci étaient assez sécurisés pour qu'on puisse les faire en famille. La recherche scientifique s'y croisait avec la culture et le loisir, et c'était bien agréable. Méridional de naissance, j'avais quelque plaisir anthropologique à compléter cela de tours en Italie, en Grèce, en Espagne, qui avec les lectures, toujours reprises, de Carlo Levi (1948), de Dominique Fernandez (1965), de Jacques Lacarrière (1971) et bien sûr, de Jean Giono (1968), enrichissaient la connaissance que je pouvais avoir du monde arabe. Mais c'est un fait: la Méditerranée de Braudel était mon territoire et je restais dans le champ clos de ce monde romain d'avant les grandes découvertes. D'exotisme, point.

Bien sûr, pour sacrifier aux exigences du comparatisme, il y avait, sur les marges, des mondes un peu étranges: la Turquie ou le Sahel africain (Sénégal, Mali) mais rien qui ressemblât au choc que fut pour moi une excursion dans les Chiapas au Mexique où j'assistais inopiné aux cérémonies d'initiation de la chefferie locale (Pouillon 2019: 77). Alors, à la septantaine accomplie, s'engager à visiter l'Inde ou la Chine? Trop loin, trop tard. J'en avais pris mon parti. C'est Tsuyoshi Saito qui réussit à me sortir de cet enfermement.

Quelque chose se tramait du côté du musée d'ethnologie d'Osaka autour de la question de la culture populaire: arguant de ma compétence d'intermédiaire avec la recherche française sur le monde arabe, Saito parvint à convaincre le professeur Nishio, éminent spécialiste des *Mille et une nuits*, que je pourrais, par ma connaissance de la culture de quelques peuples arabes, servir à catalyser les enquêtes que ces chercheurs japonais menaient dans la région. On me déroula ainsi un tapis rouge pour que je puisse venir, dans des conditions de confort raisonnable, effectuer un séjour au Japon.

Il s'agissait surtout d'inaugurer par une conférence un colloque et d'entendre présenter un certain nombre de recherches, mais on respecta aussi ma curiosité et mon désir de visiter quelques sites importants dans un pays dont je ne connaissais rien. Ce fut pour moi un grand bonheur et je conserve une immense gratitude, à l'endroit des collègues qui voulurent bien me servir de guides: outre Saito qui m'accompagna dans tous mes déplacements à Osaka (plus une excursion à Nara), Naoko Okamoto et Shoichiro Takezawa, qui me guidèrent dans ma visite de Kyoto, et, dans cette même ville, Tetsuo Nishio et Tsuyoshi Saito ainsi que Atsuko Tsubakihara et Masaki Uno, qui m'emmenèrent pour une séance d'initiation à l'art des parfums – pour moi qui n'ai pas d'odorat et qui souffre particulièrement de rester dans la position accroupie, ce fut une véritable révélation... De fait, j'avais franchi un interdit sérieux!

Mais cela se réduirait-il à de délicieuses visites? Je voudrais quand même analyser, si possible en anthropologue, ce qui suivit cette rencontre avec des collègues venant de très loin, et avec des démarches fort différentes, sur la même

«aire culturelle» que moi. Si l'exposé du professeur Nishio, anthropologue de formation converti à l'orientalisme savant pour l'étude du corpus des *1001 Nuits*, était pour nous assez familier, il n'en était pas de même des travaux des autres collègues, qui se présentèrent à cette occasion. Sans vouloir simplifier, mais pour les mettre en regard des travaux des contributeurs français aux colloques qui s'en suivirent à Paris, je voudrais essayer de dégager quelques traits qui semblèrent caractériser nos deux groupes à l'occasion de ces rencontres.

Tout naturellement, je pensais trouver mes collègues japonais inscrits dans une filiation, et des frayages construits ailleurs et avant eux. Sur ce terrain moyen-oriental, la vieille Europe, et l'Occident plus largement, pouvaient se prévaloir d'une antériorité de plusieurs siècles. Ils y avaient construit des institutions, armés des cohortes d'interprètes, instruit des enquêtes paléographiques, archéologiques, historiques, parfois monumentales et en tout cas cumulatives, dont l'apprentissage constituait des préalables à des enquêtes à venir

Il y avait en outre, du fait de l'expansion coloniale, des légions d'individus séjournant durablement dans un rapport de cohabitation et de coudoyage, susceptibles de fournir des intermédiaires précieux que l'on ne pouvait ignorer. Nous en avons dressé un inventaire, évidemment partiel, dans notre *Dictionnaire* qui entendait évaluer l'ancienneté, la richesse, la diversité et, en quelque sorte, le capital intellectuel accumulé ainsi par l'Occident. Il en était sorti des bibliothèques, mais, mieux encore, des espaces de contacts intellectuels immenses et réciproques entre ce Moyen-Orient et cette Europe avide, notamment de connaissance.

Malgré les ruptures intellectuelles et politiques qui ont suivi la décolonisation, quelle que soit la véhémence revendicative d'une situation postcoloniale qui avait laissé, suite aux indépendances, des populations bifides, héritières d'identités mal maîtrisées, doublement rejetées après avoir été heureusement conjuguées, qui avaient été livrées au désarroi de l'abandon de soi et de l'autre, dont Edward Saïd constitue une figure emblématique. Quel que soit l'effort que nous faisons pour nous purger de ce passé culturel sinon anthropologique, nous nous déplaçons comme des escargots portant sur leur dos le poids de leur passé emberlificoté. J'en viens certes à caricaturer notre situation de conquérants repentis, mais, quoi que nous fassions pour chercher un recommencement critique sur d'autres bases, ces renoncements pèsent encore sur nos consciences.

Je résume et schématise un peu ici la situation des collègues français (ou européens, car Léon Buskens était du groupe des participants à ces rencontres). Ils représentent certes un tout petit échantillon par rapport aux chercheurs travaillant sur la région, mais, de fait, ils se trouvaient en connivence, dans la relation à la science historique et sociologique, aux langues, aux terrains... Moins sans doute aux terrains désormais, puisque depuis quelques décennies, les conditions de séjour sur place, les relations aux élites et même au petit peuple, ce que l'on appelle

simplement la «sécurité», s'était détériorées. Habitué au confort colonial, même les jeunes chercheurs ont eu tendance à se replier vers d'autres études érudites, capitalisant quelques séjours sur place pour en retrouver la saveur dans les textes anciens et les archives, ou se lançant les jongleries de la géopolitique. Ces choses ont leur intérêt, elles ne constituent pas une perspective scientifique exemplaire.

Face à cela, que pouvaient faire les universitaires japonais pour conquérir un territoire depuis longtemps occupé par d'autres? D'abord affirmer leur présence dans des zones où ils n'avaient pas encore eu le loisir de séjourner. Puis lancer des enquêtes et publier dans leur langue des résultats dès lors bien difficiles à confronter avec ceux précédemment évoqués. Restait le soupçon qu'ils se limitent à translater des connaissances de bon niveau à la manière de ce qui est fait au Japon même, pour les instruments de concert ou des whiskies de qualité supérieure!

De l'observation des travaux de collègues japonais travaillant sur le Moyen-Orient, je tirerais une tout autre conclusion. Plutôt que de suivre les modes institués, il me semble qu'ils ont complètement modifié la tactique d'approche. Le principe en fut de s'attaquer à des questions sociales précises, sans chercher à savoir la filiation de telle pratique. Ainsi, ils ne se préoccupaient pas de savoir si le karaté était une pratique spécifiquement extrême-orientale et non pas arabe et islamique, mais ils se demandaient comment on le pratique dans des quartiers chics du Caire; ils allaient voir comment se met en place une émission à succès ayant pour objet de cuisine à la télévision en Égypte après le printemps arabe; ils analysent comment le petit peuple persiste au Yémen à consommer de façon commune une plante classée comme stupéfiante, le *qât* etc.: dans toutes ces affaires, ils laissent de côté les questions de qualification identitaire et de transferts historiques, mais ils se montraient capables d'observer comment certains objets étaient devenus une essence locale et en quelque sorte indigène.

Les historiens avaient d'ailleurs étudié qu'il en avait été ainsi, un siècle plus tôt ou plus, du thé (et même du café) qui a pris une importance centrale dans la vie sociale des musulmans du Moyen-Orient, jusqu'au Maghreb et à l'Afrique sahélienne, un produit pour lequel il est établi qu'il n'est pas cultivé sur place mais surtout qu'il ne s'y est vulgarisé que récemment. Plutôt que de chercher à étudier les circuits économiques orientaux ou occidentaux qui sont à l'origine de la diffusion de cette boisson, je dirais que nos collègues japonais s'attacheraient à l'envisager comme un fait dont on n'a pas à justifier les origines: un fait social total qui mérite donc d'être étudié en tant que tel.

Le chemin vers la langue constitue une autre originalité. Les Occidentaux ont l'habitude de venir à l'arabe et aux autres langues de l'Orient, par l'anglais et le français. C'est une affaire d'intermédiaires et de professeurs qui constituent autant des truchements que des obstacles. Les Japonais peuvent au contraire aller

directement de leur langue antipodique à l'arabe ou aux dialectes et aux langues régionales. Ils sont donc alors de plain pied dans une société autre par d'autres voies que celles qu'utiliseraient des Européens de langues latines ou anglo-saxonnes. C'est donc sans complexes et sans détours que nos collègues japonais abordent le social, sans considérations encore une fois de ce qui est authentique ou allogène, récent ou ancien, classé « ethnologique » ou « hypermoderne ».

C'est là une autre démarche, faite de préoccupations théorique larges (ici la culture populaire) et d'enquêtes sur des sujets qui n'ont pas à justifier leur légitimité scientifique ou culturelle par autre chose que par l'immersion linguistique et par l'enquête sur le terrain. Pas d'objets préconçus, mais des questions vives, proches de l'intérêt des sociétés en place, qui sont soucieuses de surgissements, voilà ce qui m'a semblé caractériser l'attitude, l'approche novatrices de nos collègues chercheurs japonais.

Il ne s'agit pas ici d'établir ce que sont la bonne science et les bons objets, de stigmatiser une perspective « orientaliste » qui serait le fait des Occidentaux face à l'imagination sociologique dont font preuve nos collègues japonais. Mais il est certain que nous avons beaucoup à apprendre d'eux et, en particulier, par un retour vivant à l'enquête. Fuyant ainsi le « jeunisme » autant que le traditionalisme, nous avons tout à apprendre des éclats que l'anthropologie sait donner à ses objets, cela qu'elle vienne, comme le thé, d'Orient par l'Inde, par la Perse, ou d'Occident par le grand commerce anglais: d'où il résulte qu'on l'appelle, en arabe, *tchey* au Moyen-Orient et *tey* au Maghreb.

Références bibliographiques

Berque, Jacques

1978 *De l'Euphrate à l'Atlas*. 2 vol. Paris: Sindbad.

Fernandez, Dominique

1965 *Mère Méditerranée*. Paris: Grasset.

Giono, Jean

1968 *Ennemonde et autres caractères*. Paris: Gallimard.

Lacarrière, Jacques

1971 *L'été grec. La Grèce quotidienne de 4000 ans* (Terre Humaine). Paris: Plon.

Levi, Carlo

1948 *Le Christ s'est arrêté à Eboli*. Paris: Gallimard.

Leys, Simon – Pierre Ryckmans dit –

1971 *Les habits neufs du président Mao*. Paris: Champ libre.

1974 *Ombres chinoises*. Paris: 10/18.

Pouillon, François

2017 Anthropologie du dehors, anthropologie du dedans. *Exotisme et intelligibilité*:

Itinéraires d'Orient, pp. 37–52. Bordeaux: Presses Universitaires de Bordeaux.

- 2019 *Anthropologie des petites choses 2. Dérives autobiographiques, cinématographiques, ethnologiques*. Lormond: Le Bord de L'eau.
- Pouillon, François (dir.)
 2008 *Dictionnaire des orientalistes de langue française*. Paris: IISMM-Karthala (3^e ed. augmentée 2012).
- Said, Edward
 1980 *L'orientalisme. L'Orient créé par l'Occident*. Paris: Seuil.
- Song, Do Young
 1993 *Refondation de la cité. Recherches sur l'identité et le fait migratoire dans l'Extrême-Sud tunisien*. Thèse de doctorat de Sciences Sociales, EHESS.